

D'un Cardinal à un autre Cardinal

Deux cardinaux se rencontrent ici cet après-midi. Un cardinal de roman, d'une part, Juan Ramon Rimaz. Un cardinal dont on ne connaîtra jamais l'identité, d'autre part. Un peu plus de quarante ans les séparent. L'un est de langue espagnole. L'autre ne révèle pas sa nationalité. Tous les deux sont à la retraite. L'un a été à la tête d'un diocèse. L'autre a effectué son ministère à la curie. Tous deux, bizarrement, vivent dorénavant en bord de mer. L'un y fait des promenades méditatives, l'autre s'y occupe des plus pauvres. Le premier a aimé être honoré. L'autre l'a détesté. Tous les deux à un moment ont opéré une conversion intérieure. Le premier, assez tardivement. Le second, plus tôt.

Le premier cardinal est celui de *Mais il y a la mer* de Jean Sullivan. Le second est « mon » cardinal de *Confession d'un Cardinal* et de *L'Espérance du Cardinal*. Ce n'est que très récemment que j'ai fait la connaissance du cardinal de Jean Sullivan, il y a trois mois environ : il restait trois exemplaires disponibles sur *Amazon*.

Le cardinal de Sullivan trouvera sa paix et son salut intérieurs en prenant la place d'un prisonnier. L'autre les a trouvés lors d'un séjour à Assise en découvrant que seuls des chrétiens pauvres, débarrassés de toute volonté de puissance, peuvent dorénavant être entendus. Tous deux nous disent la même chose : c'est l'Évangile qui les a sauvés. C'est l'Évangile qui nous sauve.

Juan Ramon Rimaz va découvrir l'aventure mystique alors qu'il aimait la politique. Mon cardinal analyse les causes de la désaffection de nos contemporains à l'égard de l'Église et ouvre des chemins pour que celle-ci redevienne crédible. Le premier est occupé par son salut. Le second par le salut de l'Église.

D'autres ici parleraient mieux que moi du cardinal de Jean Sullivan. Je me contenterai de parler de ce que m'a dit mon cardinal, en regrettant qu'ils n'aient pu s'entretenir l'un avec l'autre.

Voici donc ce que mon cardinal aurait pu dire au cardinal de Jean Sullivan.

Jadis, nous vivions dans un monde enchanté. Un monde enchanté dans le sens où tout était mystérieux.

Quel était ce « jadis » ? C'était l'époque où l'homme se trouvait démuné devant les manifestations de la nature. Pourquoi la moisson était-elle mauvaise ? Pourquoi l'ouragan dévastait-il si brutalement des régions entières ? Pourquoi la moitié des enfants mis au monde mourait en bas âge ?

Nos prédécesseurs dans l'histoire de l'humanité se heurtaient sans cesse à un mur : le mur de l'inexplicable. L'homme était taraudé par un besoin de donner du sens à ce qu'il ne parvenait pas à comprendre, à son inquiétude devant la nature, la souffrance et la mort. Il espérait que le chaos dans lequel il vivait avait un sens même s'il ne le comprenait pas. Il souhaitait de toutes ses forces que des êtres invisibles, puissants, soient les organisateurs des phénomènes qu'il ne comprenait pas lui-même. Ces êtres invisibles et puissants étaient multiples : les mythologies regorgent de divinités. En Grèce, à Rome, en Inde, en Assyrie, au Mexique, et ailleurs, ces divinités pullulent.

La construction mythologique est l'expression d'un sentiment religieux dans une culture particulière. Elle est aussi une œuvre d'art, car l'art a pour vocation d'exprimer l'invisible que l'homme porte en lui. Elle est une façon d'appriivoiser le sacré, l'invisible, comme le savaient déjà il y a près de quinze mille ans les formidables peintres des grottes de Lascaux.

Une religion rend un triple service :

- répondre plus ou moins bien aux questions que l'homme se pose,
- fédérer une communauté qui, sans dieux, se déchirerait,
- faire croire en un autre monde parce que ce monde-ci est trop difficile.

Nos ancêtres vivaient réellement dans un monde enchanté, enchanté par les mythes, la magie, les sortilèges. Quoi qu'il en soit de ces mythologies et de ces divinités qui possédaient donc des pouvoirs magiques, la vulnérabilité de l'homme devant la nature faisait que les religions furent les bienvenues. Elles étaient désirées. Elles étaient nécessaires.

Nous devons admettre, même si cela semble – à tort d'ailleurs – entacher la pureté de la foi que les religions ont bénéficié de ce qu'on pourrait appeler une rente d'ignorance dans la mesure où elles comblaient un vide. Parce qu'il ne comprenait rien au monde, ou pas grand-chose, l'homme se tournait vers l'invisible pour obtenir une explication. Souvent, ce recours à l'invisible se faisait sur le mode de la culpabilité : si je n'ai pas une bonne récolte, c'est que j'ai offensé une divinité. Si nous avons perdu la bataille devant les envahisseurs, c'est que nous n'avons pas été fidèles à notre dieu de la guerre.

Je le répète : il y a un fait un peu choquant pour les consciences chrétiennes : les religions – et la nôtre en particulier en Occident – n'ont pas mesuré à quel point leurs messages avaient bénéficié d'un terrain extrêmement favorable dû à un moment particulier de la vie des sociétés.

Du coup, il faut absolument que nous acceptions aujourd'hui une réalité qui s'énonce ainsi : il est inévitable que les religions aient reculé là où la science progressait, là où l'inexplicable se réduisait. Quand l'inexplicable recule grâce à la science, les religions perdent une des motivations de l'homme qui les avait si bien servies.

Cela pourrait s'exprimer ainsi : « Je ne comprends rien, donc je crois ».

De fait, progressivement, l'inexplicable s'est réduit grâce au travail humain, à ses découvertes et à ses inventions. Du coup, les religions ont vu diminuer l'espace traditionnel – je dis bien traditionnel – qui leur était réservé. En d'autres termes, moins il y a d'inexplicable, moins Dieu est invoqué spontanément.

Nietzsche écrivait : « Mais comment avons-nous pu faire cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ? Qu'avons-nous fait pour désenchaîner cette terre de son soleil ? »¹⁸⁶. Je reprends cette citation un peu compliquée au premier abord.

– Comment avons-nous pu vider la mer ? Cette mer, dans le vocabulaire de Nietzsche, était constituée à la fois de nos ignorances et du sens que nous attendions de Dieu, nos croyances.

– Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ? L'éponge, c'est le progrès des connaissances.

– Qu'avons-nous fait pour désenchaîner cette terre de son soleil ? Le soleil, c'est Dieu. La terre, c'est nous. Nos connaissances de plus en plus grandes ont coupé les liens traditionnels entre les dieux et nous.

En d'autres termes : le progrès humain, en vidant la mer d'une bonne partie des ignorances et en nous laissant croire que nous n'étions pas loin d'être tout-puissants, l'a aussi vidée, dans une certaine mesure, du besoin obsédant de Dieu.

Nous avons mis longtemps, très longtemps à vider la mer. L'humanité, sa partie occidentale surtout, entraînée par son désir de découvertes, ne s'est pas réveillée un beau matin en se disant : « je n'ai plus besoin de l'invisible, je n'ai plus besoin de Dieu pour

¹⁸⁶ *Le Gai Savoir*, Aphorisme 125.

rendre compte de l'inexplicable, je n'ai plus besoin de religion ». L'évolution a été lente. Elle a atteint son point culminant au vingtième siècle.

Acceptons cette réalité : l'homme ne peut plus croire pour les mêmes raisons que celles qui poussaient ses ancêtres à croire, à se jeter dans les bras des religions. Les raisons de croire changent puisque certaines raisons anciennes – pas toutes, j'en suis certain – n'existent plus. Jean XXIII et Vatican II l'avaient bien compris : il nous faut renouveler nos raisons de croire.

« Tout le défi du christianisme est de montrer qu'il existe aujourd'hui des raisons valables de croire après que d'autres raisons aient perdu une part de leur validité ».

« Tout le défi du christianisme est de montrer qu'il existe aujourd'hui de bonnes raisons de porter une espérance après que d'autres raisons aient perdu une part de leur validité ».

Dans son échange avec le cardinal de Sullivan, mon cardinal aurait poursuivi ainsi : « Aujourd'hui, nous vivons dans un monde désenchanté en quête d'espérance. La mer s'est vidée, comme dit Nietzsche, mais a laissé une terre désolée ».

En effet, ce monde, cette terre, ces hommes, qui ont vu leur puissance se développer de façon exponentielle, avaient encore besoin de croire à quelque chose même s'ils pensaient ne plus pouvoir croire à ce en quoi ils croyaient jusque là. Ce monde, cette terre, ces hommes se sont alors dirigés vers d'autres croyances qui vont être nombreuses et éphémères.

L'égalité civile de la Révolution Française et les droits de l'homme constitueront la première croyance de substitution. Immédiatement, cependant, surgiront les crimes de la Terreur et l'absolutisme napoléonien. Première déception, première distance entre l'idéal proclamé et la réalité politique qui en découlera.

Puis ce monde voudra croire dans la fraternité entre les peuples. Survieront alors les guerres mondiales et leurs cortèges de morts. Deuxième déception tragique.

S'ensuivra la foi dans la supériorité de la civilisation occidentale. Et ce sera la colonisation avec ses bons sentiments et ses avidités aiguës. La guerre d'Indochine puis celle du Vietnam, et les deux guerres en Irak. Tout cela creusera un peu plus les fossés entre les cultures et les religions. Troisième déception qui commence à faire croire que l'on ne peut plus croire à rien.

S'intercaleront entre ces croyances les idéologies d'égalité sociale et économique. Et ce sera la dictature soviétique et la dictature chinoise. Des morts en dizaines de millions. L'interdiction de penser, d'entreprendre. Déception, désillusion. Les grands soirs donnent naissance à des matins qui déchantent !

L'homme se saisit dans le même temps et avec ardeur des observations et des théories de Freud. Il fera confiance au psychanalyste pour remplacer le confesseur, mais il n'obtiendra que des explications, aucune perspective. Découverte que la connaissance de sa propre psychologie ne donne pas de sens à l'homme, seulement quelques explications à ses souffrances intérieures. Et c'est déjà beaucoup mais cela ne suffit pas. Vous ajoutez à cela l'horreur nazie, les conflits de l'ex-Yougoslavie, les goulags, le Rwanda, la Syrie...

J'en passe et des pires.

Vous comprenez alors facilement que tout ce à quoi l'homme occidental a essayé de croire après avoir tourné le dos à sa religion traditionnelle, tout cela, par ses échecs et les horreurs produites, le laisse déçu, désemparé. En un mot : désenchanté.

Nous avons une expression française qui, appliquée à cette situation, me semble étonnamment appropriée. Une partie de nos contemporains, aujourd'hui, *ne sait plus à quel saint se vouer*. Il n'y a

plus de Dieu, il y a l'échec des espoirs qui ont tenté de le remplacer. Le ciel est vide. Il n'y a plus personne à invoquer.

Or, je suis sûr qu'au cœur de l'âme de l'homme réside un besoin ineffaçable, irréductible : celui de ne pas se satisfaire de lui-même. Une aspiration à plus... Un désir d'un horizon plus vaste. La vague conscience que l'aventure n'est pas finie. C'est exactement ce que ressent Juan Ramon Rimaz. Il s'est fourvoyé dans une volonté de puissance qui n'a pas réussi à le satisfaire. Il est disponible pour autre chose : ce sera la ruse qui lui permettra de prendre la place du prisonnier politique.

Je crois, puisque je suis chrétien, que notre Dieu a déposé au cœur de l'âme de chaque homme une étincelle de Lui-même. Cette étincelle divine que je constate dans tous ceux que je croise me fait chrétien, m'enracine dans cette foi reçue de mes parents mais que j'aurais pu délaïsser si cette étincelle n'avait pas été présente à mes yeux.

Je crois que le désenchantement n'est pas humain dans le sens où l'homme pourrait s'y résigner longtemps. Je crois que le désenchantement déshumanise l'homme. Je crois que nous sommes appelés à humaniser l'homme, et que cette responsabilité exige de nous quelques réajustements dans notre vie personnelle et notre vie collective.

Trois affirmations de mon cardinal adressées à son collègue :

- nous ne sommes pas dans un monde relativiste, nous sommes dans un monde désenchanté,
- nous ne sommes pas dans un monde mauvais, nous sommes dans un monde qui souffre, même s'il sait, de temps à autre, cacher sa souffrance et lui trouver des dérivatifs,
- nous sommes donc à un moment où nous avons la possibilité et le devoir de réveiller l'espérance qui sommeille en chacun de

nos cœurs. Pour peu que nous nous réajustions à ce devoir et à cette possibilité.

Et mon cardinal poursuivrait à l'intention de Juan Ramon Rimaz, dorénavant en cellule : Il nous faut réveiller l'espérance. Réveiller cette espérance est pour nous, chrétiens, une mission d'actualité qui s'appuie sur l'Évangile. Pour que cet Évangile soit à nouveau rendu audible, quelques conditions sont à respecter :

Première condition : Écouter nos contemporains avant de parler. Ce n'est qu'en écoutant d'abord que nous pourrons entrer en dialogue avec eux. Nous parlons trop. Nous multiplions les déclarations, les mises en garde... Nous croyons naïvement qu'il suffit de parler pour être entendu. Or, nos contemporains éprouvent une soif inextinguible d'être entendus, écoutés, compris.

– Reprenons le dialogue du Christ avec la Samaritaine : ce n'est que très progressivement que Jésus l'amène à prendre conscience de la vérité qui est en elle. Jésus était donc fatigué, soucieux d'un peu de calme, de se mettre à l'écart pour goûter quelque solitude, laissant à ses disciples le soin de s'occuper de l'intendance, du repas à approvisionner, à préparer. Jésus demande à une hérétique, la Samaritaine, de lui donner à boire. La Samaritaine rappelle les frontières érigées depuis des siècles, l'interpellant sur ses origines qui rendent impossible le moindre contact avec elle : « Comment ! toi qui es Juif, tu me demandes à boire à moi qui suis une femme samaritaine ? » Toi, moi. Juif, Samaritain. Homme, femme. Société sécularisée, Église. Nous n'avons rien à nous dire, rien à faire ensemble : nous ne pouvons pas dépendre l'un de l'autre pour quoi que ce soit. Jésus brise les tabous pour se rapprocher de l'autre.

– Quelle est l'attente de la Samaritaine ? Sans doute aucune particulière à ce moment à l'égard de Jésus. Elle est venue chercher de l'eau à l'heure la plus chaude, celui où personne n'est normale-

ment assez fou pour venir au puits. Recherchant la discrétion ou la solitude, elle n'avait donc pas envie de rencontrer quiconque. *Quelle est l'attente de notre monde quand il nous parle, nous questionne, quand nous lui parlons, quand nous le questionnons ?*

– Jésus fait une première tentative de déplacement de la préoccupation : « Si tu savais le don Dieu... » Il ne rencontre aucun écho. La Samaritaine continue au niveau pratique de la discussion : « Tu n'as rien pour puiser... » Jésus insiste, tout en se rapprochant de ce niveau de préoccupation : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif... » La première tentative de parler de choses importantes semblant avoir fait long feu, la pédagogie de Jésus se mobilise pour combler la distance qui existe entre son intention et celle de la Samaritaine. Si celle-ci vient au puits au plus chaud de la journée, si elle doit rapporter sa jarre sous le soleil, elle ne peut pas être insensible à cette promesse : si je te donne de l'eau, tu n'auras plus jamais soif. *La leçon de pédagogie de Jésus est claire : si nous ne nous rapprochons pas des préoccupations de nos contemporains, même les plus triviales, nous ne serons pas écoutés.*

Deuxième condition : Sortir de la victimisation qui nous enferme dans l'amertume et nous empêche de refléter le visage du Christ. Nous ne sommes pas dans les pays européens des cibles en danger. Arrêtons de dire que les médias nous en veulent, que certaines séries télévisées, certains films, certaines expositions sont des blasphèmes. Les médias, pour la plupart, ne nous en veulent pas. Ils se contentent de rapporter certaines de nos indignités que nous voudrions cacher. La ligne a été une fois pour toutes fixée par le Christ : « Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent. Eh bien moi, je vous dis de ne pas riposter au méchant ; mais si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui encore l'autre. » Arrêtons de nous sentir agressés par la modernité, par l'étranger, par le différent. Ne nous laissons pas leurrer par des préoccupations secondaires qui polluent notre énergie. Plutôt que de combattre de soi-disant complots contre

notre religion, notre foi, allons à la rencontre de l'autre, sans crainte, en tendant la main ouverte plutôt que le poing fermé.

Troisième condition : Rechercher ce qui unit avant de stigmatiser ce qui divise. Notre Église est trop souvent une machine à fabriquer des querelles. Nous adorons mettre en avant ce qui nous distingue plutôt que de commencer par célébrer ce qui nous est commun. C'est trop facile de condamner notre voisin, la société, le curé qui fait ceci et pas cela, l'évêque qui devrait dire ceci mais qui a dit cela, le laïc qui est trop docile ou trop indocile. Souvent ces querelles viennent que nous sacralisons trop nos opinions, nos choix et nos goûts respectifs. Arrêtons de critiquer, de stigmatiser, d'exclure au moindre faux pas, à la plus petite maladresse, à la première divergence.

Je le répète. Arrêtons d'exclure, proposons des moments de communion... Arrêtons de nous réfugier dans des groupes ou des mouvements qui enferment leurs membres comme dans des chasses gardées. Notre Église ne saurait être une juxtaposition de chapelles fermées à l'entrée desquelles il faudrait montrer patte blanche. Arrêtons également de nous comporter en pharisiens qui font porter des poids injustes, qui, au nom de lois qu'ils mettent au-dessus de tout, ne laissent pas passer l'étincelle de l'amitié vraie. « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez le royaume des cieux devant les hommes ; car vous n'entrez pas, et ceux qui veulent entrer, vous ne les laissez pas entrer ! » Arrêtons de prétendre détenir toute la vérité. Celle-ci ne peut pas se détenir, car elle est dans une personne, le Christ. Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie. Nous ne possédons rien, nous sommes en pèlerinage à la suite de Jésus.

Quatrième condition : Libérer et non condamner. Condamner la société est vain, totalement vain. Condamner enferme. Je le répète : condamner enferme. Ce n'est pas l'attitude de Jésus comme nous le montre l'épisode de la femme adultère.

– C'est alors que « les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère », et ils la placent au milieu de tout le monde, accusée, montrée du doigt, déjà livrée à la répugnance, bientôt abandonnée au châtement. Les scribes et les pharisiens, encore eux, qui sont les interprètes sourcilleux de la loi, les défenseurs proclamés de la vertu, ceux qui jugent et condamnent et n'aiment rien tant que de surprendre les gens, de les coincer dans leur faute. Et les scribes jouent leur jeu de scribes bien-pensants en rappelant que, « dans la loi, Moïse nous a commandé de lapider ces femmes-là ». *Cette femme-là, cette société-là ? Notre société ?* Faute, punition. Action, réaction. Quoi de plus normal, de moins injuste que de respecter la loi ?

– « Jésus, se baissant, écrivait du doigt sur le sol. » Ce silence est d'or, précieux autant que la réponse qui suivra un peu plus tard. Silence parfois nécessaire quand on voudrait dire. Silence quand on nous presse de dire et de trancher. Car la parole trop vite prononcée empêche l'interlocuteur de se faire de lui-même sa propre idée, de réfléchir, de discerner ce qui est juste. Car la parole trop rapide n'observe aucune nuance, ne s'attache à aucun cas particulier. Les scribes, pour leur part, ne surent pas se satisfaire du silence de Jésus. Ils n'entendaient pas être privés aussi facilement de leur victoire ; ils persistèrent à l'interroger. Jésus se redressa alors. Pendant le silence, son regard avait été maintenu vers le sol. Il ne regardait ni la foule, ni les accusateurs, ni l'accusée. Il y a des regards qui font mal, font honte, des regards qui enfoncent dans le désarroi ou dans la culpabilité, des regards qui tuent. Il y a des regards qui rapetissent, ôtent toute chance de progresser, interdisent tout avenir, ferment les portes plus sûrement que les verrous. Jésus leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre ! » *Avons-nous des regards qui tuent, notre voisin, notre adversaire, notre société ? Qui sommes-nous donc pour accuser trop souvent ? Sommes-nous à ce point supérieurs à cette société alors que c'est nous qui l'avons fabriquée ?*

– La femme est toujours là, sans doute le regard tourné vers le bas, et Jésus, après avoir invité celui qui n’a jamais péché à jeter la première pierre, se baisse de nouveau et continue à écrire sur le sol. Deux personnes qui regardent le sol. Il n’y a encore eu aucun échange de regards. L’une empêchée par la honte, l’autre conduite par le respect, deux personnes attendent que les conditions d’une vraie rencontre soient réunies. Les accusateurs, un à un, détournent eux-mêmes leur regard et s’en vont, à commencer par les plus vieux qui savent bien qu’ils ont eu plus d’occasions de fautes que les plus jeunes. Deux personnes demeurent : « Et il fut laissé seul, avec la femme toujours là au milieu. Alors, se redressant, Jésus lui dit : « Femme, où sont-ils ? Personne ne t’a condamnée ? » Elle dit : « Personne, Seigneur. » » Regard qui peut enfin croiser celui de l’autre. Humour bien particulier sous forme d’étonnement simulé. Humour qui rapproche et marque la complicité. Regard qui, longtemps, a évité pour ne pas gêner. Refus de se joindre aux loups, renvoyés à leurs propres faiblesses. Résistance du Christ aux mouvements de la foule, renvoi de la foule pour se concentrer sur une personne avec son histoire, ses faiblesses, ses fautes. Cette personne, la femme adultère, notre société moderne peut-être aussi, à qui il dit : « moi, je ne te condamne pas. Va. Et ne pêche plus. » Les étapes sont clairement mises en ordre. D’abord, le refus de condamner. Ensuite, l’invitation à se mettre en marche. Et seulement après, l’invitation à ne plus pécher. Cela n’aurait pas pu fonctionner si l’ordre de ces étapes avait été inversé.

Cinquième condition : Aller à l’essentiel. Je me trouvais pour un repas dans un foyer de l’Arche à Bruxelles avant de faire une conférence. Je fus placé entre deux personnes avec un handicap lourd et peu de capacités d’expression. L’une, une femme d’une cinquantaine d’années, mangeait en silence. Au bout d’un quart d’heure, elle me prit la main, me regarda et me dit simplement ces trois mots qu’elle prononça avec difficulté : Je t’aime. Je fus ému, et ne trouvai à lui répondre que ces deux mots : Moi aussi. Rien

d'autre ne fut dit jusqu'au moment où il fut temps de rejoindre la salle de conférences à quelques pâtés de maisons de là. Ma voisine de table, appelons-la Maryse, se tourna vers moi et me dit : Il faut que tu ailles aux WC. Elle avait raison bien sûr : avant une conférence et des débats, on a intérêt à prendre ses précautions. Elle me prit la main, me conduisit à l'endroit idoine, me fit entrer, et me dit : Je t'attends. Et en effet, quand je ressortis, je la découvris en train de monter la garde devant la porte, comme si elle voulait me protéger de tout dérangement. Elle me demanda : Tu t'es bien lavé les mains ? Devant ma réponse positive, elle me conduisit au perroquet où était suspendue ma parka, la décrocha, m'aida à l'enfiler, me reprit la main, me conduisit à la porte où m'attendaient les amis qui avaient organisé la conférence. Elle ne formula aucun au revoir. Je lui dis simplement : Merci, Maryse. Elle ne répondit pas, me suivit des yeux. Ce fut tout.

Ce fut « tout » dans les deux sens de l'expression. Ni elle ni moi n'ajoutèrent rien. Mais aussi, Maryse avait tout compris et avait tout dit. Maryse, à cause de son handicap, n'avait pas beaucoup de moyens d'expression. Elle était contrainte de mobiliser ses ressources pour communiquer ce qui lui paraissait essentiel. Celui-ci était simple : « je t'aime » et « il faut que tu ailles aux toilettes ». J'aime bien cette coexistence entre une parole d'amour et le souci du bien-être de l'autre. Cela trace précisément la feuille de route qui devrait être la nôtre : aimer et prendre soin. Maryse, qui avait tant besoin des autres dans sa vie quotidienne, l'exprimait parfaitement dans une économie de mots qui lui était imposée par son handicap.

Sixième condition : Nous mettre en position et en habit de service. On oublie souvent que la scène du lavement des pieds, telle que rapportée dans l'Évangile, se termine par cette phrase de Jésus : « si vous faites cela (vous laver les pieds mutuellement), vous serez heureux ». Ce n'est pas seulement un devoir d'être au service, mais une manière d'être heureux. Une précision : Jésus s'est

mis aussi à genoux devant Judas, qui allait le trahir, pour lui laver les pieds. Pourquoi cette précision ? Parce que notre Église pourrait être tentée de ne pas se mettre en position de service aux pieds d'une société qui n'écoute pas ses enseignements, qui nous aurait abandonnés. Je crois que la place des chrétiens est d'être à genoux aux pieds du monde et non pas de siéger sur un trône de puissance. Et je ne suis pas sûr que nous ayons été profondément heureux d'avoir trôné et d'avoir dominé. Les communautés de L'Arche mettent en œuvre cette liturgie du lavement des pieds. Par groupes de six ou huit, chaque personne se met à genoux devant son voisin pour lui laver les pieds, et celui qui vient de se voir laver les pieds se met à son tour à genoux devant la personne suivante. Et ainsi de suite... Il y a des communautés où les assistants et les bénévoles peuvent être des non-croyants ou des croyants de religions différentes. Cette liturgie est compréhensible et admissible par tous. Il y a des liturgies et des signes qui unissent, et d'autres qui divisent.

Mon cardinal aurait alors affirmé :

« Nous avons besoin de nous nettoyer individuellement et collectivement pour que l'Espérance puisse se réveiller dans le cœur et dans la vie de nos contemporains. » Et mon cardinal aurait conclu son monologue au-delà des murs de la prison de Juan Ramon Rimaz...

Pierre, le patron de pêche, premier des apôtres non pas chronologiquement mais par la mission qui lui fut confiée. Pierre, au tempérament volcanique, prompt à protester.

Pierre en ce jour de pêche infructueuse, après la mort de Jésus. Et en effet, la pêche parfois est infructueuse, à l'image de notre vie qui peut nous sembler certains jours difficile, pénible, sans perspective. À l'appel du Christ cependant, Pierre et ses compagnons jetèrent une nouvelle fois les filets et les ramenèrent remplis. Cet appel à Pierre nous est adressé à nous aussi : jeter vos filets. Encore et encore...

Pierre, prompt à l'action et lent à la découverte, reconnaissant Jésus sur la plage, sauta à l'eau, oubliant la barque, les filets et les poissons. Après qu'ils eurent déjeuné ensemble, Jésus lui demanda : m'aimes-tu ? Trois fois, autant de fois que Pierre avait nié. Et la réponse de Pierre, semblable : « tu sais, toi, que je t'aime tendrement ».

L'espérance chrétienne est une chose toute simple. Elle commence par notre saut dans l'eau et continue par cette question entendue au fond de soi : « m'aimes-tu ? », qui a cette réponse : « tu sais bien que je t'aime »... Tu sais bien que je t'aime, malgré mes faiblesses, malgré mes doutes, malgré mes reniements peut-être, malgré mes tiédeurs, malgré mes défiances. Envers et contre tout, tu sais bien que je t'aime. L'espérance est une chose toute simple : elle tient à l'entêtement avec lequel nous répétons silencieusement cette phrase tout aussi simple : « tu sais bien que je t'aime... »

Nous ne sommes ni des héros ni des parfaits mais des femmes, des hommes, des enfants qui tentons de refléter, de rayonner, d'exprimer, de rendre palpable autour de nous la tendresse de Dieu pour le monde. Le monde, notre monde, ses habitants, nos voisins, ont soif d'attention, de tendresse, même s'ils cachent cette soif derrière les manifestations de leur puissance, de leur faim de consommer, de leur indifférence déçue.

Réveiller l'Espérance, ici et maintenant, c'est aimer au nom du Christ, se faire le porteur de la tendresse de Dieu. C'est ici et maintenant devenir une preuve de cette tendresse.

Comment réveiller l'Espérance ? C'est à vrai dire très simple... et cela tient en quatre mots. C'est *faire de la place*. Faire de la place en soi, dans cette région que nous ne connaissons pas toujours très bien, que les psychologues appellent le cœur profond et les personnes religieuses l'âme. Faire de la place pour accueillir et laisser

y entrer cette tendresse que Dieu réserve à chacun de nous. S'ouvrir à elle par le silence et la confiance, dans la certitude qu'elle nous donnera un surcroît de vie pour peu que nous la laissons agir d'elle-même au cœur de notre cœur.

La tendresse de Dieu est d'une efficacité incroyable : quand nous l'accueillons en nous, elle rejaillit à travers nous vers les autres. Elle nous habite et nous traverse, sans nous quitter, pour rejoindre ceux que nous côtoyons. Pareillement, l'Espérance est d'une efficacité incroyable : quand nous l'accueillons en nous, elle rejaillit à travers nous vers les autres. Elle nous habite et nous traverse, sans nous quitter, pour rejoindre ceux que nous côtoyons.

Ce fut la découverte – un peu tardive peut-être – du cardinal de Jean Sullivan.

Olivier Le Gendre